

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM ; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 13 MAI 1842.

No. 24.

LE MOIS DE MAI, MOIS DE MARIE.

Avec le mois de mai, s'ouvrent, dans toutes les églises, les belles et touchantes cérémonies connues sous le nom de MOIS DE MARIE.

“ Déjà l'hiver est passé, dit le *Cantique des Cantiques*, les pluies se sont dissipées et ont entièrement cessé. Les fleurs paraissent sur notre terre.... la voix de la tourterelle s'est fait entendre.... le figuier montre ses premiers fruits naissants, les vignes en fleur répandent leur agréable parfum. Levez-vous, ma bien-aimée, (ô Marie !) vous qui êtes si belle, et venez.... Montrez-moi votre visage, que votre voix réjouisse mes oreilles ; car votre voix est douce, et votre visage plein de charmes (1).”

Et les pieux fidèles, comprenant ces poétiques paroles de la sainte Ecriture, ont voulu les accomplir... Ils ont voulu dédier un mois entier à l'auguste Vierge, afin de s'approcher plus souvent d'elle, et leurs cœurs choisirent le plus beau mois de l'année, celui où toute la nature se renouvelle, celui d'ailleurs où Marie n'avait aucune fête spéciale.

Quand on fait une offrande, dit le P. Lalomia dont on a plus d'une fois cité les gracieuses paroles et qu'on aimera encore à retrouver ici, quand on fait une offrande, on doit toujours présenter ce qu'on a de mieux : c'est

(1) Cant. des Cant. Chap. 2, II et suiv.

pourquoi on a choisi de préférence le plus beau mois de l'année, le mois de mai, qui, par le renouvellement de la nature et l'agréable variété des fleurs dont la terre se couvre, semble inviter l'âme à renaître aussi à la grâce, à se parer des plus beaux actes de vertu et à en former comme la couronne de la reine de l'univers.

Mais un autre motif aussi agréable à Marie, qui ne cherche pas seulement sa gloire, mais qui désire, qui veut le bien de ses enfans, détermina l'établissement de cette dévotion.

L'épanouissement de toute la nature, l'air embaumé de toutes sortes de parfums, la douce température du printemps, ce je ne sais quoi qui fait, à cette époque, éprouver à chacun des sensations inconnues le reste de l'année, tout portait les hommes, et surtout la jeunesse, à la dissipation, à la mollesse, aux danses joyeuses. Les partisans du monde couraient dans leurs villas, ils se couronnaient de fleurs, et ils passaient les beaux jours dans les jeux et les ris. Le plus délicieux mois de l'année, les mois où toutes les créatures auraient dû plutôt bénir et louer la divine bonté de ses bienfaits et de ses grâces, s'écoulait en de vains et futiles divertissemens, toujours funestes à l'âme, quand ils ne le perdent pas tout-à-fait !

Il n'en fallait pas davantage pour affliger les vrais chrétiens, ceux qui comprennent le prix du salut des âmes... et c'est pourquoi on résolut d'opposer aux fêtes du siècle les fêtes de la religion ; aux plaisirs des sens les plaisirs purs et célestes de la foi... La belle Italie vit donc s'établir, au milieu de Rome même, le beau mois de Marie, et ce fut là un des plus touchans contrastes et une des plus belles harmonies du monde religieux.

La sainte institution fut bénie dès le commencement. On ne tarda pas à s'apercevoir du bien immense qu'elle opérait. Les folles joies, qui laissent toujours le cœur vide, se dissipèrent peu à peu. Les mortels ne se couronnèrent plus de roses et de lys ; mais ils déposèrent leurs couronnes aux pieds des madones. La saison des fleurs ne ramena plus avec elle les plaisirs dangereux auxquels le mois de mai était presque entièrement consacré ; en un mot, ce temps de désordre se trouva bientôt chargé en des jours de salut.

On se partage sur le nom de celui qui a institué le *Mois de Marie*, ou pour mieux dire, le véritable auteur n'est pas bien connu. C'est toujours comme cela : ces saintes âmes dotent les hommes de précieuses pratiques et elles se dérobent à leurs regards ; nous jouissons des fruits excellens de leurs œuvres et nous ignorons la main qui nous les a donnés !

Cependant on cite deux promoteurs de cette dévotion. Les uns l'attribuent au P. François Lalomia, et je suis de ce nombre ; car dans mon petit opuscule intitulé : *Le Jys du mois de mai* (1), je partage ce sentiment. Les autres veulent que l'institution du *mois de Marie* remonte plus haut que ce pieux missionnaire, et en font honneur à saint Philippe de Néri, qui mourut à Rome en 1595.

« Si la dévotion du mois de Marie, dit M. l'abbé de Sambucy, qui se range parmi ces derniers, a fait des progrès dans le dix-huitième siècle, elle n'en est pas moins l'œuvre de saint Philippe de Néri, le fruit de son zèle pour

(1) Un joli volume en-18, chez Oliver Fulgence, à Paris, rue Cassette, 8.

le salut des âmes et de sa piété envers Marie. Ce saint, si ami de la jeunesse, s'était aperçu que le mois de mai était le plus dangereux de l'année pour les jeunes gens. Désolé de ne pouvoir contenir ni la fougue de leur tempérament, ni l'effervescence de leurs passions, il les regardait avec attendrissement et versait des larmes. Enfin, il fut inspiré de recourir à la sainte Vierge, et de mettre le jeune âge sous la protection de Marie pendant le mois de mai. A cet effet, il traça aux jeunes gens une règle de conduite à suivre dans tous les jours de ce mois. Il leur prescrivit de pieux hommages devant les tableaux, statues ou autels de Marie ; des exercices de piété quotidiens, l'assiduité à la messe, à la lecture spirituelle, au sermon et au salut ; des prières plus fréquentes jointes à des actes de vertu et à des œuvres pies ; enfin une communion générale ou particulière, dans le cours ou à la fin du mois, et une consécration à la sainte Vierge."

Ce passage est positif, et le digne ecclésiastique qui l'a écrit doit certainement être pour nous une puissante autorité. Cependant, je l'avoue, il ne me paraît pas suffisamment démontré que c'est à saint Philippe de Néri que nous sommes redevables de l'instruction du *Mois de Marie*. J'aurais voulu des preuves, et je ne trouve qu'une affirmation, qui ne tranche nullement la difficulté.

Mais qu'importe après tout le nom du véritable auteur de cette précieuse pratique ? Une seule chose doit nous suffire ? c'est qu'elle nous vient du ciel ; c'est qu'il n'y a qu'une sainte âme qui ait pu être l'interprète de la volonté du Seigneur. Or, nous trouvons ces caractères réunis dans la dévotion qui nous occupe. Notre piété doit donc être satisfaite.

Toutefois, si le P. Lalomia n'est pas l'auteur du *Mois de Marie*, il est certain au moins qu'il en fut un des plus ardens propagateurs. Il fut le premier qui publia un petit *livre* pour prescrire des exercices pendant le *mois* béni ; il prêcha en faveur de cette dévotion, et il s'occupa spécialement de la propager et de l'étendre. Aussi le nom de ce pieux missionnaire est-il vénéré parmi les fidèles et prononcé dans toute l'Italie comme celui d'un bienfaiteur.

Une si salutaire pratique ne pouvait pas demeurer dans une seule contrée ; elle avait été instituée pour régénérer, il fallait qu'elle s'étendît au-delà des monts, et qu'elle y portât ses fruits précieux.

La France, comme fille aînée de l'Eglise, fut la première à la recevoir ; elle en avait besoin d'ailleurs, car la belle saison y était aussi l'occasion, comme en Italie, de bien des désordres ; mais, d'un autre côté, elle aime beaucoup Marie, et elle accueillit avec bonheur une dévotion qui devait contribuer à étendre davantage le culte de la mère du Sauveur.

Il paraît que c'est au P. Doré, de la compagnie de Jésus, que nous devons, chez nous, l'établissement du *Mois de Marie*. Ce vénérable ecclésiastique, qui mourut en 1516, traduisit le petit *livre* du P. Lalomia ; il en prescrivit les exercices dans les communautés. On en fut ravi ; de pieuses familles voulurent prendre part à la touchante fête, et en quelques années la sainte dévotion se trouva tout-à-fait établie dans notre France.

Mais ce qui contribua éminemment à son progrès, ce fut la haute approbation que le pape Pie VII lui donna. Ce glorieux pontife, convaincu du

bien qu'elle produisait, voulut l'enrichir de ses faveurs, et il lui accorda des *indulgences*.

Dès que Rome eut parlé, les évêques de France, ces *sentinelles* attentives à procurer à leurs ouailles ce qui peut contribuer à leur bonheur, approuvèrent la dévotion du *Mois de Marie* et en autorisèrent la célébration dans leurs diocèses. Alors la foi des fidèles éclata; rien ne put la retenir, et ils pratiquèrent à l'envie le beau Mois de la Reine du ciel. Cet empressement s'est encore augmenté d'une manière sensible dans ces dernières années. Il semble, dit un auteur, qu'au moment où notre patrie était menacée des nouveaux malheurs qui sont venus fondre sur elle, les âmes fidèles se sont tournées comme spontanément vers la puissante protectrice des Français. Pensée consolante, qui nous donne l'espérance de voir enfin la paix rétablie et la religion florissante dans un royaume consacré à Marie et pour lequel elle s'est toujours intéressée avec tant de bonté.

Jusqu'ici j'ai retracé l'histoire du *Mois de Marie*; je dois à présent essayer d'en montrer la beauté.

Dès le 30 avril on dresse dans chaque église un autel à la reine des anges ou le pare de fleurs, de lustres, de candélabres et de belle draperies blanches, bordées de bleu avec des franges d'or. Le soir, de jeunes et candides vierges, parées de toutes les grâces de la vertu, viennent se prosterner au pied de l'image de Marie, invoquer sa protection, et lui recommander des personnes bien chères. On chante des cantiques, on écoute les sages conseils du ministre de Dieu, et on se retire déjà tout joyeux d'avoir vu s'ouvrir le Mois de Marie....

La première aurore de ce mois béni réjouit saintement nos cœurs; ils s'élèvent aussitôt vers Marie et ils la saluent avec allégresse. La messe sonne; on se rend à l'autel de la douce Vierge, et l'agneau de Dieu est immolé pour les pieux enfans de la Mère de Jésus.

Une journée ainsi commencée se passe ordinairement dans la paix, dans le bonheur.... et on est encore tout ému de la félicité du matin, quand le soir arrive pour nous donner, à son tour, sa part de douces et suaves jouissances.

Cette heureuse soirée nous ramène donc au pied de l'image de Marie, car il n'y a que là qu'on peut goûter cette paix que le monde ne saurait procurer.... On commence la prière, c'est celle du chapelet; on intercède pour les besoins de ses frères, des pauvres, des malades et surtout des mourants! Ah! c'est un moment si solennelle que celui de la mort, qu'on ne saurait trop prier pour ceux qui y sont arrivés!

Ces supplications sont entremêlées de cantiques chantés par des voix mélodieuses dont l'expression, à la fois tendre et pure, pénètre l'âme d'une volupté douce et ineffable et la transporte au séjour des anges.

A ces chants de jeunes prêtres, pleins de zèle, joignent des instructions sur les mystères de la très-sainte Vierge, ils nous retracent sa vie toute céleste; ils adressent de saintes exhortations et citent des exemples de conversions obtenues par de ferventes invocations de Marie... Lorsque les ministres des autels montent en chaire, la pieuse assemblée écoute en silence, toute remplie de la tendre Vierge, de sa vie, de ses bienfaits, de sa bonté; elle n'éprouve à ses côtés qu'un sentiment, celui de l'aimer...

Ainsi s'écoule la matinée, ainsi s'écoule le soir de chaque jour du mois de mai. N'est-ce pas là un temps de bénédiction ?...

Mais, de tous ces jours, le plus solennel et le plus touchant est assurément le dernier. Le matin, une messe rassemble les filles de Marie, et elles arrivent vêtues de robes blanches et d'écharpes bleu de ciel, symbole de la candeur et de l'innocence. Des cantiques s'y chantent, et Jésus-Christ, par la sainte communion, réunit au même festin ces âmes consacrées à sa mère.

Le soir, la cérémonie fait éprouver d'autres émotions encore. On voit, à la suite des chants accoutumés, une des vierges chantantes, couverte d'un voile, se prosterner au pied de l'autel de Marie et lui adresser, au nom de tous les assistants, une profession de foi, d'amour, de reconnaissance et de dévouement.

Combien est touchante la voix qui prononce ces paroles ! Avec quelle effusion elle exprime ce que son cœur lui dicte ! Aussi ces suaves accents, après avoir pénétré d'émotion l'auditoire, s'en vont aux pieds de la reine des anges, déposer ses vœux et ses hommages.

Mais, hélas ! le bonheur est si court en ce bas monde, le temps est si rapide, qu'en passant il emporte et le mois de Marie, et les chants qui l'ont célébré.

Une touchante allocution, en signe d'adieu, du digne prêtre qui a dirigé les exercices de ce beau mois, termine la cérémonie, et lorsque son pieux auditoire s'est retiré en silence, on se croit tout-à-coup transporté dans un désert, et l'on ressent une réelle et vive affliction. En effet lorsqu'on s'est trouvé pendant un mois au milieu de ces âmes si pieuses, si pénétrées d'un saint devoir, et qu'on les voit ainsi s'éloigner pour un an, plusieurs même peut-être pour toujours, on se croit presque abandonné de sa propre famille.

Tel est le *Mois de Marie*. Ainsi s'écoule cette suite de délicieuses fêtes qui résument toutes les autres fêtes de la très-sainte Vierge... *Mois de Marie* ! ce mot-là dit tout, il emporte avec lui l'idée de poésie, de sainte allégresse, d'espérance, de douceur, de grâce, de bénédiction, de fidélité ! Tous les pieux enfans de Marie l'aiment, ils saluent son retour avec bonheur, et rien ne pourrait jamais remplacer pour eux ce mois béni.

Soyez étonnés, après cela, si tant d'écrivains se sont plu à traiter un aussi délicieux sujet... Depuis l'*Opuscule* du vénérable Lalonia, jusqu'à celui qu'une pieuse femme vient de publier (1), combien d'ouvrages nous ont été donnés sous ce simple et si beau titre : *Mois de Marie* ! Quelle onction, quel tendre amour pour la Vierge immaculée règne dans ces ouvrages ! Tous les fidèles en possèdent quelqu'un et en font leur plus doux *veni mecum*, pendant le mois de la reine des anges.

Formons des vœux pour que cette sainte pratique s'étende de plus en plus. Là est notre salut ! Quand nous voyons la piété se bannir du monde, la foi même s'éteindre, et le peu qui en reste languir, dit le cardinal de la Luzerne, quand l'incrédulité audacieuse s'érige en principe et se forme une domination, n'est-ce pas le temps de ranimer ce culte si salutaire, de recourir à cette protection si efficace, et de conjurer celle à qui tant d'infortunés ont dû

(1) Mme. de Tarbé des Sablons.

le soulagement de leurs peines, la délivrance de leurs périls, de faire cesser les maux affreux dont l'Eglise est affligée, et de la retirer des épouvantables dangers qui la menacent ?

L. F. GUERIN.

Gazette Religieuse de Québec.

LA SOLENNITÉ DU DIMANCHE

DANS LES VILLES ET LES CAMPAGNES.

Le dimanche est autant la fête de l'homme que celle du Seigneur. Quelle que soit sa religion ou son ignorance, son état, son sexe, son âge, c'est le jour qui lui sourit le plus d'entre les jours: car c'est le jour qui lui permet de sourire.

Tous les autres jours sont des *jours de peine*, comme on les appelle: ils semblent n'avoir d'autre mission que celle de conduire au dimanche et de le faire mériter. L'enfant, le pauvre, l'ouvrier, le sujet, c'est-à-dire les 99 centièmes de la société, desirent, appellent le 7^e jour, et ils en jouissent encore mieux que le père, le riche, le maître ou le magistrat.

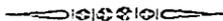
C'est pour eux le jour unique, toujours ancien et toujours nouveau, de la liberté et du régal: le jour des beaux habits, de la maison élégante, de la *poule au pot* et des repas de famille: le jour surtout de la grand'messe, de la parole évangélique et des cantiques du soir. Le père ou le maître est ce jour-là moins sévère, le riche moins égoïste, et le magistrat en général n'est plus rien. S'il y a un moment où les hommes sont égaux, où ils ne reconnaissent que Dieu pour maître, c'est celui-là. Tout ce qu'il y a d'important, de décisif ou d'aimable pour la famille; les fiançailles, particulièrement, se concluent, se projettent ou se préparent ce jour, de préférence; c'est le jour où, l'esprit, libre d'occupations serviles, pense, si on peut le dire, à son *aise*; car c'est alors seulement qu'à la vue des travaux de la semaine il peut dire comme Dieu autrefois: *C'est bien!*

Mais ce jour qu'on peut appeler véritablement *le jour du ciel sur la terre*, et qui, pour cela peut-être, ainsi que Newton en a fait l'observation, est plus ordinairement doté des faveurs du soleil qu'un autre, qui l'a fait et qui pouvait le tenter, que la religion catholique? il ne fallait rien moins que Dieu pour instituer, indépendamment de l'homme, un jour fixe et immortel dans toutes les localités du monde, à la *foi*, à l'*espérance*, à la *fraternité* universelle. (1)

On conçoit alors que Dieu ait appelé le dimanche son jour (*le jour du Seigneur*.) C'est le dimanche que l'Eglise réunit ses enfans divisés, qu'elle rappelle aux pères et dit aux enfans les grandes vérités de la vie, qu'elle les admet tous ensemble, avec un amour égal, à un banquet qu'elle sait rendre délicieux. C'est le jour à la fois de ses pompes et de ses œuvres, de sa perpétuité et de ses souvenirs. Toutes les grandes institutions catholiques datent précisément de cette époque mémorable: la création de la loi du Sinaï, la résurrection du Christ, la descente du St.-Esprit, la formation de la pro-

[1] M. de Laplace a rendu hommage à cette grande journée dans son *Système du Monde*, en démontrant qu'elle existe partout, qu'elle existera toujours, et qu'on ne trouve *nielle part* le nom et les traces, non-seulement d'un homme, mais même d'un peuple qui l'eût inventée.

mière Eglise à la voix de St. Pierre, etc., etc. Le dimanche est le mémorial, le moniteur de toutes les espérances de la religion, le jour enfin de ses preuves et de son éclat; celui où elle demande à être connue, sur lequel elle consent à être jugée, et qu'elle peut offrir sans crainte à ses amis et à ses ennemis.



SACRE DE MONSIEUR POWER.

Dimanche dernier fut un jour de triomphe pour la religion en ce pays, le spectacle que cette journée déploya dut être l'occasion d'émotions bien vives pour tous les catholiques qui en furent témoins. Dès l'aube du jour notre ville épiscopale était dans une agitation qui annonçait quelque chose d'extraordinaire. Des flots de peuple se poussaient vers le port. Bientôt toutes les cloches frappent les airs de leurs majestueuses volées. Elles annonçaient le départ, du Séminaire, de leurs Gracdeurs les évêques de Montréal, de Kingston et de Sidyme ayant au milieu d'eux l'Evêque élu, Mgr. Power, auquel ils allaient imposer les mains. Les Prélats s'avançaient à pied vers le bateau-à-vapeur qui devait les transporter à Laprairie, escortés d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de beaucoup de fidèles. On comprend, sans doute, mieux que nous ne pouvons le décrire, ce que dut ressentir de jouissance cette foule empressée, dont une même pensée, un même sentiment religieux faisait battre les cœurs à l'unisson. Le catholicisme allait recevoir une force nouvelle; un nouveau chef allait être donné à ses milices saintes; cette grande vocation du Canada dont un de nos correspondans parla si bien il y a quelques jours, allait commencer à s'accomplir sur une échelle plus large. En effet un nouveau et immense diocèse vient d'être formé dans la partie occidentale du Canada, et ajoute un anneau de plus à cette chaîne de sièges épiscopaux qui doit s'étendre un jour, nous espérons, de la mer jusqu'à la mer: *à mare usque ad mare*. La propagande catholique dans l'Amérique britannique va porter plus loin son camp et établir des sentinelles, plus avant dans les vastes contrées dont elle convoite l'empire, et dont ses missionnaires prirent les premiers possession. Le nouvel Evêché va devenir le centre d'une ardente activité; un combat plus vigoureux va se livrer sur nos mers intérieures où la voix du catholicisme va retentir plus puissante que jamais: *vox Domini super aquas*. Qui doute que la présence de Monseigneur Power dont le zèle et l'amour pour l'Eglise viennent de s'échauffer au foyer même de la religion, n'anime d'une ardeur des plus vives les pasteurs et le troupeau? Qui doute que ce digne Prélat n'embrasse sa mission avec un zèle d'autant plus brillant qu'elle lui est confiée par ce premier Pasteur, dont naguères il entendit les paroles, et qui embrasse toute la terre dans son amour et sa sollicitude immense.

A six heures précise le bateau-à-vapeur laisse le port. Quelques quarts d'heures après il touchait le quai de Laprairie. Il serait inutile de peindre l'empressement des fidèles de cette localité à accourir au devant de leur pasteur, que son mérite allait faire placer dans le premier ordre de la hiérarchie de l'Eglise. Leur estime et leur vénération pour lui s'étaient accrus à proportion du haut rang où ils le voyaient élevé. Les Prélats et les membres du clergé se rendirent d'abord au presbytère. Là se trouvaient encore réu-

nis un nombre d'ecclésiastiques des paroisses environnantes. Bientôt on vit arriver sur la place la bande du 7^e. régiment stationné à Laprairie. Tous les préparatifs étant finis, le maître de cérémonies donna le signal de l'entrée dans le temple. Cette entrée fut des plus pompeuses. De longues files d'enfants de chœur, la croix en tête, ouvraient la marche; venaient ensuite les élèves du Séminaire de Montreal, puis 34 prêtres parmi lesquels on remarquait M. William McDonnell grand-vicaire du nouvel Evêque et venu tout exprès de Hamilton pour assister à cette cérémonie, M. le curé de Québec, le fondateur du collège de Chambly, le directeur de celui de St. Hyacinthe, etc. etc. Les Prélats suivis des Chanoines Titulaires et Honoraires fermaient la marche. Quand Mgr. Power parut sur le balcon, le son de la cloche, si favorable aux impressions religieuses et les accords de la bande qui fit entendre un air triomphant, portèrent l'enthousiasme dans l'immense concours réuni sur la place, le spectacle de ce moment fut tout-à-fait majestueux. La musique cessa quand le clergé eut pris place dans le chœur selon les rangs prescrits par le Cérémonial. Alors commencèrent les magnifiques cérémonies de la messe et de la consécration épiscopale. Nous n'ajouterons rien ici à la description que nous en fîmes dans notre Numéro du 3 courant.

La messe fut chantée par Mgr. de Kingston, évêque consécrateur, M. St. Germain curé de St. Laurent servait comme prêtre assistant, MM. Bailargeon curé de Québec et Jos. Marcoux comme diacres d'honneur, et MM. Desaulnier et Payment comme diacre et sous-diacre d'office. Pendant la messe la bande militaire joua à diverses reprises. La musique vocale répondit aussi à la pompe du jour. Le sermon fut donné par M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice; il roula principalement sur la dignité de l'évêque. Le sujet était grand et l'orateur n'est pas demeuré au dessous de sa matière. Après un exorde de circonstance qui rappela le combat de l'Archange St. Michel contre le Diable, et une application spirituelle à Mgr. Power qui porte si dignement le nom de Michel et que sa nouvelle charge appelait désormais à combattre plus intrépidement contre l'ange rebelle, l'orateur donna tout d'abord une idée de la grandeur de l'évêque en cherchant son origine dans le ciel; en représentant Dieu le père consacrant son fils pour être l'évêque de nos âmes. Il s'attacha ensuite à relever la sublimité de ses fonctions, les obligations dont nous lui sommes redevables, le respect et la vénération dont nous devons l'environner. Il parla aussi de la sainteté qu'il exige, des peines et des travaux qu'il impose, des obstacles sans nombre qu'il doit rencontrer et surmonter, etc., etc. La parole de l'orateur fut constamment d'une noble simplicité. La péroraison fut marquée au coin d'un pathétique sublime et touchant. Après avoir rappelé la mission donnée aux apôtres: *ite, docete omnes gentes*, allez, enseignez toutes les nations, l'orateur apostropha le nouveau consacré: Ces paroles du Sauveur, a-t-il dit, s'adressent à vous aujourd'hui, Mgr. Partez donc, courez remplir votre noble mission. Quand un Prince de la terre envoie un général contre ses ennemis, un gouverneur pour administrer ses possessions lointaines, il leur dit, partez, voici des soldats, voici des armes, voici des trésors. Le Sauveur ne vous dit rien de semblable; il vous envoie et il ne donne rien; je me trompe, Mgr., il vous donne tout ce qu'il faut pour administrer, pour combattre et pour vaincre. Il

vous remplit intérieurement de l'esprit de force auquel rien ne résiste : *non poterant resistere spiritui qui loquebatur*. Il vous couvre de la mitre, qui est comme le casque du salut, il vous donne le bâton pastoral, pour garder votre troupeau, et mettre en fuite les loups ravissans qui voudraient le dévorer ; mais surtout, il couvre votre sein de cette croix pastorale, comme d'un bouclier impénétrable aux traits enflammés de l'ennemi infernal. Il vous donne cette croix, comme un signe par lequel vous triompherez, comme un étendard qui doit vous mener à la victoire. Partez, Mgr. partez, accompagné des vœux de ces pieux évêques dont vous partagez désormais l'apostolat, accompagné des vœux de vos nombreux amis, accompagné des souhaits, aidé des prières de vos anciens paroissiens. Partez, allez combattre contre l'ancien Dragon, à l'instar de l'Archange votre patron, allez prêcher la parole véritable aux peuples de votre vaste diocèse ; allez porter la lumière là où les ténèbres auraient régné ; refoulez, faites fuir devant vous les erreurs, les schismes et les hérésies, etc.—Quand l'office et les cérémonies saintes furent terminées, tout le clergé, dans le même ordre que mentionné ci-dessus, reconduisit les quatre évêques au presbytère, au son des cloches, et d'une musique triomphale. Mgr. Power attirait une attention particulière ; ses ex-paroissiens paraissaient attendris. Il portait avec une contenance pieuse et noble les insignes de sa nouvelle dignité.

Aussitôt après l'office des vêpres chanté par Mgr. Power, les quatre évêques, les ecclésiastiques et la multitude nombreuse qui avait traversé le matin, vinrent à Montréal sur le même vaisseau. Un spectacle beaucoup plus grand que celui du matin s'offrit, à l'arrivée au port. Les quais étaient couverts d'une foule de peuple de toutes descriptions. La foi vive des habitans de Montréal, se déclarait avec une glorieuse évidence, dans ce empressement de leur part à témoigner l'émotion et l'intérêt que la circonstance leur inspirait. En traversant la ville le nouvel évêque bénissait la foule joyeuse qui bordait les rues. Il termina cette mémorable journée en adressant quelques paroles d'édification aux fidèles assemblés dans la cathédrale pour l'office de l'archiconfrérie se recommanda à leurs prières et mit son nouveau diocèse et sa personne sous la protection puissante de Marie, qu'il allait faire honorer et bénir dans les vastes contrées qu'il était chargé d'aller évangéliser.



BÉNÉDICTION DE LA MÈRE. PIERRE DE L'ASILE DE LA PROVIDENCE.

Cette touchante cérémonie attira de tous les points de la ville un nombreux concours : car la cité de Marie comprend trop bien le devoir que lui impose ce beau titre pour ne point l'honorer par toutes les œuvres d'une sainte et sublime charité, à l'exemple de la Mère des Miséricordes. Une messe pontificale fut chantée par Mgr. Power à 8½ heures. NN. SS. les évêques de Montréal, de Kingston et de Sidnye y assistaient en habits de chœur, ainsi qu'un nombreux clergé de la ville et de la campagne. M. Billaudet, directeur du grand-séminaire, fit après la messe un sermon sur l'œuvre sainte que l'on allait entreprendre. Et si nous avons jamais regretté de ne pouvoir trouver d'expressions en harmonie avec nos sentimens et notre admiration, c'est

surtout en ce moment. Après avoir commenté dans son exorde ces paroles : *L'œuvre que le Seigneur a commencé, il l'achèvera.* Il s'attacha à démontrer que l'Asile de la Providence était l'œuvre de Dieu, en elle-même, par les personnes qui l'entreprenaient, par son objet. Nous reconnaissons l'œuvre de Dieu aux obstacles qu'elle rencontre, et que Dieu sait toujours vaincre. Cette œuvre trouve bien des obstacles : il faut une maison, où sont les richesses pour la bâtir ? Il faut des mères à l'asile des pauvres ; où sont-elles ? il faut des vierges de la Charité ; où sont-elles ? il faut de ces filles que Vincent de Paul envoyait de ville en ville, de maison en maison, à la recherche des pauvres et des malades qu'elles devaient secourir et consoler ; où sont-elles ? On demande ces mères des pauvres : elles sont refusées d'abord ; les obstacles se multiplient pour prouver aux hommes que c'est ici l'œuvre de Dieu ; puis ces Filles de la Charité viennent s'offrir d'elles-mêmes, quand on ne les demande plus. Quand c'est l'œuvre de Dieu, il faut des moyens faibles devenus forts et puissans dans sa main. Le seul moyen de réussir ici c'est l'aumône, et après tant d'aumônes déjà. Mais il était du devoir, de l'honneur de notre ville de se charger de ses pauvres ; et Dieu a voulu que ce même sentiment de charité fut dans tous les cœurs. Car si avec tant de ressources locales on eût tendu la main à une charité étrangère, qu'eût-on dit de cette paroisse ? qu'elle manquait de ressources ? non, qu'elle manquait de charité ? Mais Dieu qui donne dans sa sagesse des ressources et des moyens d'existence à toutes ses créatures, a donné aussi aux différens peuples, aux diverses cités les moyens d'opérer leurs œuvres et la volonté de les entreprendre. C'est l'œuvre de Dieu, parce que c'est l'asile de la Providence. Voyez ce concours qui l'atteste, ces dons qui se multiplient, cet enthousiasme que cette solennité excite dans les âmes : c'est par ces spectacles et ces caractères que se manifestent les œuvres de la Providence.

La Providence choisit pour l'exécution de ses œuvres des serviteurs d'élite dont le caractère est la promptitude, la joie, la libéralité. On ne délibère pas quand on entend les cris de détresse du pauvre et du malade. On fait une œuvre avec allégresse quand on a d'abord donné son cœur au Dieu qui l'inspire : on ne calcule pas quand on se souvient que Dieu récompense au centuple. Ces caractères se retrouvent admirablement dans les fondateurs de notre œuvre. Soyez donc béni, Seigneur, parce que vous avez donné au riche l'abondance pour soulager le pauvre, et au pauvre l'action de grâces pour récompenser le riche.

L'Asile de la Providence est l'œuvre de Dieu dans son objet. En effet, notre Dieu est le Dieu de la pauvreté : il est né pauvre, il a vécu pauvre, il s'est fait pauvre pour nous enrichir. Quelle était sa demeure ? un pauvre hangar ; sa mère ? une pauvre femme ; son

père nourricier ? un pauvre artisan. Notre Dieu est ce Jésus qui tendait la main aux pauvres et aux misérables, aux infirmes et aux malades ; c'est ce Jésus qui a commencé son Evangile par ces paroles : allez et répandez des bienfaits ; c'est celui qui envoya saint Paul, qui se mettait aux pieds des pauvres, qui accomploit à la fois l'apostolat de l'Evangile et l'apostolat de la Charité. O Religion catholique, montrez toujours que vous êtes une religion de Charité. Béni soyez-vous, Seigneur, pour avoir accompli parmi nous ces merveilles de charité et de dévouement du premier siècle, et de nous avoir inspiré l'œuvre dont nous allons consacrer les prémices ! Oui, c'est l'œuvre de Dieu, car nous allons élever un temple au Dieu des pauvres : c'est là, c'est dans ces asiles de la pauvreté qu'il a faim, c'est là qu'il a soif, c'est là qu'il est malade, c'est là qu'il est prisonnier et c'est à ceux qui l'auront soulagé dans ses pauvres qu'il promet ses éternelles récompenses.—Je dirai donc avec le prophète : je ne prendrai plus de repos, je n'entrerai plus dans ma maison, je n'accorderai plus de sommeil à mes yeux que je n'aie élevé une demeure à mon Dieu. Bénissez-nous, Seigneur, par votre main, par la main de votre mère, par la main de votre père, par la main de vos Pontifes, et en particulier de celui qui se glorifie d'être le premier pauvre du diocèse qu'il va fonder et bénir, et qui consacre les prémices de son pontificat à la divine charité.

Nous demandons pardon de cette froide analyse qui ne donne aucune idée du discours si éloquent et si pathétique du prédicateur.—Après la messe on se rendit en procession au lieu préparé. Des estrades étaient disposées pour les spectateurs et l'on voyait au loin flotter des bannières au-dessus des cris de triomphe. On a remarqué avec émotion les vieilles femmes infirmes marchant dans la procession à la suite de la bannière et suivies des Dames de la Charité qui semblaient placées là pour les protéger de leur bienveillance. Après la bénédiction, tous les assistans à la suite des quatre Pontifes se sont empressés de venir frapper la pierre et d'y verser d'abondantes aumônes. Les Dames s'y sont portées avec un zèle qui fait honneur à leurs cœurs compatissans pour les pauvres et l'on a vu que ça n'avait pas été en vain que le prédicateur avait fait appel à leur charité.



NOUVELLES DIVERSES.

—o—

ROME.—Tout le monde, dans la capitale de la chrétienté, s'entretient des qualités et du zèle apostolique de Son Eminence le cardinal-prince de Schwarzenberg, archevêque de Salzbourg.

« Son vaste diocèse, dit un journal, embrasse une grande partie des montagnes du Tyrol ; mais il n'a pas de paroisse si reculée, dans ces contrées presque inaccessibles, qu'il n'ait visitée. Quand il ne peut s'aventurer à cheval par les sentiers qui bordent les précipices, véritable pasteur, il gravit à

pieu ces rudes chemins, heureux de se trouver ainsi plus rapproché des plus humbles montagnards, pour converser avec eux avec une douce et bienveillante familiarité. Lorsqu'il arrive dans ces pauvres villages, il va visiter les écoles, interrogeant lui-même les petits enfans. Si l'église n'est pas assez vaste, et si le ciel est beau, il rassemble toute la paroisse autour du cimetière, sur la pelouse des prairies, au penchant des montagnes, et là, simple missionnaire ou humble catéchiste, il renouvelle, au milieu de ces pauvres populations, les scènes touchantes du premier des pasteurs, enseignant la multitude qui le suivait sur les bords des lacs de la Galilée. Il a fondé à Salzbourg un hospice dont il va confier le soin à des Sœurs de Charité ; une école ecclésiastique, en faveur de laquelle son clergé lui a offert spontanément un don annuel de 10,000 francs ; et un grand séminaire où, par une heureuse et sainte innovation, tous les élèves ecclésiastiques devront subir une épreuve de quatre ans avant d'être admis au sacerdoce."

— Le 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge, le P. Abbé de Géramb, procureur-général de la Trappe, a offert, comme c'est l'usage, à Sa Sainteté, un cierge qui, par sa grandeur et le luxe de ses ornemens, l'emportait sur tous ceux dont le Souverain-Pontife a agréé l'hommage. On y trouvait tracé, en lettres d'or, le distique suivant :

Cereus hic sensim quo luca deficit igno.

Alme Pater, lumen crescit in orbe tuum.

Le Saint-Père a daigné agréer avec une bonté toute particulière ce cierge magnifique, qu'on pouvait regarder tout à la fois comme le symbole de l'éclat que répand son règne glorieux, et comme celui de l'ardent amour que Sa Sainteté a su faire naître dans tous les cœurs.

— On lit dans le *Journal du Peuple* un hommage à la Papauté, considérée comme institution sociale. Voici son article :

" L'intérêt du genre humain demande un frein qui retienne les souverains et qui mette à couvert la vie des peuples. Ce frein de la religion avait pu être, par une convention universelle, dans la main des papes. Ces premiers pontifes, en ne se mêlant des querelles temporelles que pour les apaiser, en avertissant les rois et les peuples de leur devoir, en réprimant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les attentats, auraient toujours été regardés comme des images de Dieu sur la terre. Mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense que les lois et les mœurs de leur pays, lois souvent méprisées, mœurs souvent corrompues.

" Ainsi disait Voltaire, et il a exprimé en divers endroits de ses œuvres cette idée d'une suprême juridiction morale, commune et profitable aux nations. Pour notre part, nous acceptons cette idée parce qu'elle se rattache à celle de l'unité sociale, et notamment à celle de la solidarité de la communauté européenne.

" Au point de vue de la catholicité, ce suprême ministère est dévolu au pape. Il n'y eut jamais plus lieu de l'exercer qu'en Europe."

Puissions-nous, en reproduisant ces paroles, encourager une louable recherche de vues saines et élevées en histoire, un aveu trop rare d'une importante vérité ; pour tout dire, en deux mots, cette intelligence et cette bonne foi.

FRANCE.—Il y a déjà quelques mois eut lieu à Montendre, dans la Charente-Inférieure, une retraite dont les exercices suivis avec assiduité produisirent les fruits les plus consolans ; la ferveur se sentit ranimée ; l'on s'approcha en foule des sacremens ; les communions furent nombreuses le jour de la clôture, et des larmes abondantes attestèrent combien l'expression de la grâce avait été profonde dans les cœurs.

Une chose digne de remarque fut de voir les protestans assister régulièrement aux prédications catholiques. L'alarme fut jetée aussitôt dans le camp de la réforme, et un jeune ministre accourut pour rassembler dans ses co-religionnaires des croyances qui commençaient à chanceler. Ce fut alors un spectacle assez singulier. Le ministre ouvrit une sorte de retraite, non dans le temple comme cela eût paru naturel, mais dans une maison appartenant à un réformé. Là, placé devant une table, le docteur, en commentant la Bible ouverte sous ses yeux, adjurait l'auditoire de ne point changer de foi, et dirigeait contre les catholiques les plus bizarres argumens. Ainsi, après avoir raillé la pratique de la confession, il s'écriait : *Confessez-vous ; mais confessez-vous les uns aux autres*. Avis qui sans doute aura été goûté de peu de gens. Puis, le prêche terminé, on jetait un tapis sur la table, et alors fidèles et pasteur jouaient gaiement la partie ensemble.

Tout cela, du reste, n'a point été sans quelque profit ; nous ne parlerons pas des revenans-bons que le jeune ministre a dû gagner ; nous prétendons que cette singulière prédication révèle aux catholiques les terreurs de la réforme qui, se sentant près de mourir, fait des efforts désespérés pour prolonger un reste de vie qui lui échappe. D'ailleurs, le zèle qui'elle vient de déployer n'a point été couronné de succès. L'on ne peut croire, en effet, que les protestans de Montendre, gens sensés, aient regardé comme sérieuse une telle cérémonie renouvelée de ces temps d'agitation et de révolte dont l'ignorance et les passions ont fui loin de nous. Tout doit porter à croire qu'ils sont d'ailleurs peu soucieux d'attirer dans leurs rangs quelques mauvais catholiques, spectateurs de cette facétie religieuse. Et d'un côté, ceux d'entre eux qui assistent avec quelque assiduité aux prédications et cérémonies apostoliques, ont pu, en comparant les deux communions, se sentir rapprochés de notre immortelle Eglise, par les efforts mêmes dont on use pour les en détourner.

Nous ne dirons rien qui puisse blesser le jeune ministre dont les protestans de Montendre ont pu écouter les discours ; nous nous contenterons de dire encore une fois à nos confrères : Comparez nos enseignemens avec ceux de vos livres et de vos pasteurs ; cherchez dans leurs maximes quelque chose qui ne soit mensonge ou inanité, et que ce seul examen, uni au désir sincère d'une vérité consolante et féconde, suffise pour vous conduire à la fixité de notre certitude, de notre paix et de notre joie.

—Depuis quelque temps, un brick de commerce de Bordeaux était en station dans le port de Cannes, diocèse de Fréjus. Il avait essayé pendant sa dernière traversée une tempête qui l'avait mis en péril. Le capitaine et l'équipage s'étaient recommandés au souverain Maître des orages et à la *divine Etoile de la mer*. Arrivés au port sains et saufs, ils s'étaient empressés d'aller au pied des autels porter leurs actions de grâces à Jésus et à Marie ; mais le capitaine et trois des principaux de son bord n'avaient point encore,

bien qu'adultes et au-delà, fait leur première communion. La circonstance leur ayant rappelé ce devoir, ils ont résolu de profiter, pour l'accomplir, du temps que des retards dans le chargement de leur navire leur permettaient de passer à Cannes. Pour cela, ils se sont présentés au curé de cette ville, qui a répondu à leur vœu avec empressement et satisfaction.

Aussitôt l'œuvre de préparation a été entreprise avec une chaleur toute apostolique de la part du bon curé, avec la ferveur la plus soutenue de la part des marins ; mais le temps pressait par la possibilité d'un départ prochain, et ces hommes, si heureusement inspirés, n'ont pas hésité, pour accélérer leur instruction, à recourir encore à une bonne et honnête femme qui enseigne le catéchisme aux enfans. Mêlés avec ceux-ci, ils allaient chaque jour apprendre auprès d'elle le texte des vérités saintes dont ensuite, chaque soir, le curé développait l'explication.

Enfin le grand jour est arrivé : c'était dimanche dernier. A la messe paroissiale, le capitaine et ses trois compagnons, qui venaient de renouveler sur les fonts sacrés les vœux de leur baptême en répondant par des larmes d'attendrissement aux dernières et chaleureuses exhortations de l'homme de Dieu, se sont approchés, un flambeau bénit à la main, de la table sainte. Comme pour ajouter à l'intérêt de cette pieuse scène, le capitaine d'un navire nautais, également en station dans ce port, a voulu s'associer à ses confrères de navigation dans l'acte saint qu'ils allaient faire : avec eux il a communié. Ces cinq hommes, au pied de l'autel, offraient un spectacle saisissant par leur profond recueillement et le sentiment religieux qui respirait dans toute leur personne.

IRLANDE.—Dublin a vu M. Sands, ministre protestant de Maryborough, faire abjuration publique des erreurs qu'il avait enseignées jusqu'à ce jour. Le lendemain, il assistait, dans une chapelle catholique, aux offices divins, et il édifiait, par sa piété et son recueillement, les nombreux fidèles qui y priaient avec lui.

GENÈVE.—On lit dans le *Journal de P. An* :

« Il y a en ce moment à Genève une assez grande irritation dans les esprits, par suite des craintes qu'ont les protestans de voir l'influence des idées catholiques grandir dans leur ville. La Constituante nous a révélé toutes ses appréhensions à propos des pétitions qui réclament des garanties pour le culte protestant : ce qui peut paraître étrange dans une ville où le culte protestant trône en souverain.

« Voici au surplus ce qu'on nous écrit de Genève, à la date du 26 février, et qui peint assez bien la situation de cette ville :

« Le parti protestant a des craintes sérieuses, et il est tellement irrité que, si cela continue, on en redoute les résultats : il se voit déjà dominé, envahi par les catholiques, et dans son exagération, il propose toutes sortes de moyens pour raffermir sa position.

« Dans tous les cercles on ne parle que politique et dès qu'un étranger paraît, on change aussitôt de conversation, ou l'on se tait complètement. Vous savez sans doute qu'on appelle *étranger*, tout ce qui est français, savoyard ou autre, en un mot tout ce qui n'est pas protestant *pro sang*.

CANADA.—On dit en cette ville que la Chambre d'Assemblée doit être dissoute et qu'on doit avoir recours à une nouvelle élection, conformément à des instructions de sir Robert Peel données à sir Charles Bagot avant son départ de l'Europe.

❖❖❖❖❖❖❖❖

NAPOLÉON ET LES THÉOPHILANTROPES.

Quand, après les tristes et sanglantes commotions par lesquelles la France venait de passer, on parut songer à relever les bases de l'ordre social, bien des rêves se produisirent. Quelques esprits songèrent même à établir une religion naturelle pour remplacer l'odieuse culte décerné à des phryniées que l'on décorait du titre de *déeses de la raison*, et ces fêtes assez niaises par lesquelles on avait célébré la vicillesse et l'agriculture. Les nouveaux *apôtres* s'intitulaient théophilantropes. Déjà, vers la fin de 1796, c'est-à-dire en l'an V de la république, ils avaient fait entendre leur parole. Le 26 nivose (15 janvier 1797), leur secte tint sa première réunion dans une maison située rue Saint-Denis, au coin de celle des Lombards, occupée auparavant par les jeunes aveugles auxquels le gouvernement faisait donner une instruction gratuite ; ce qui fit dire malignement au premier consul Bonaparte que ce local n'avait pas changé de destination, parce que ceux qui allaient y chercher la lumière de la vérité dans les *rudotages* des théophilantropes n'étaient que d'autres *quinze-vingt*.³

Ils croyaient bien à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme ; mais leurs préceptes ne formaient-ils pas un radotage abstrait, qui ouvrait le champ aux utopies les plus hasardeuses ? Ainsi, d'après les théophilantropes, « le bien est tout ce qui tend à conserver et à perfectionner l'homme ; le mal est tout ce qui tend à détruire et à détériorer.

Quelque vague que fût cette profession de foi, le directeur Laréveillère-Lepaux l'accrédita, et il inaugura la théophilantropie dans quatre des églises de Paris. Le règne de cette môme dura cinq ans.

Qu'est-ce que c'est que vos théophilantropes ? demanda un jour Napoléon à Portalis, à la suite d'une séance du conseil d'état ; ces gens-là ont-ils un dogme ? est-ce une religion ?

Portalis lui répondit que la doctrine des théophilantropes avait pour base les préceptes de la loi naturelle, qu'en un mot c'était une religion purement morale et sociale.

« Oh ! reprit vivement Napoléon, ne me parlez pas d'une religion qui ne me prend qu'à vie, sans m'enseigner d'où je viens et où je vais. »

Et il ajouta :

« Tous vos théophilantropes ne sont que de mauvais comédiens. »

Alors Cretet, conseiller d'état, qui connaissait quelques-uns des théophilantropes, prit la parole pour les défendre en louant la conduite de leurs chefs ; il dit que Laréveillère-Lepaux surtout était l'homme le plus vertueux, et que sa morale à lui n'avait pour base que le bonheur de l'homme.

« Qu'est-ce que cela veut dire le bonheur de l'homme ? répliqua Napoléon. Le véritable bonheur, la seule force, toutes les consolations de l'homme sont dans la religion et la morale. Or, toutes les morales religieuses sont belles. A part leurs dogmes plus ou moins absurdes que voyez-vous dans le Wed-

ham, le Koran, dans Confucius, partout enfin? Une morale pure le plus souvent; c'est-à-dire protection au faible, respect aux lois du pays et reconnaissance d'un Dieu! Mais il n'est que l'Évangile pour offrir la réunion d'une moralité dégagée d'absurdités. Voilà qui est réellement admirable, et non pas les plates sentences, mises en vers plus plats encore, de vos théophilantropes, qui se sont faits poètes par dessus le marché. Voulez-vous du sublime, vous, citoyen Cretet, et vos *gros amis*!... eh bien! récitez tout haut l'Oraison Dominicale... Vous ne vous la rappelez plus, je gage? Ah! citoyen Cretet, ajouta-t-il en souriant, cela n'est pas pardonnable dans votre position."

Il était facile de voir que, fatigué de tout ce qu'on lui avait rapporté des réunions de ces nouveaux sectaires, Napoléon voulait faire fermer le lieu de leur assemblée, comme il le fit plus tard, et que chaque fois qu'il trouvait l'occasion de tomber sur cette religion *en robe de chambre*, ainsi qu'il l'avait qualifiée, il la saisissait avec empressement et se montrait sans pitié. Il était donc clair qu'en interpellant ainsi, Portalis et Cretet, il avait voulu engager une discussion sur la religion en général, débats auxquels les conseillers présents n'eussent pas manqué de prendre part; mais l'un et l'autre reculèrent en gardant le silence.

Napoléon reprit alors, en mettant une sorte d'acrimonie dans son langage: — "Vos amis voudraient bien être martyrs, mais ils n'auront pas cet honneur. Je ne ferai tomber sur eux que les verges du ridicule, et, si je m'y connais, à Paris ces coups-là seront mortels pour eux."

En effet, le ridicule finit par tuer les théophilantropes, et Laréveillère-Lepaux, leur fondateur, put aller méditer sur ces paroles qu'il avait prononcées, en 1791, aux états-généraux: "Je ne crains pas d'assurer, moi qui n'ai pas un penchant bien décidé pour les cours, que, le jour où la France cessera d'avoir un roi, elle perdra sa liberté et son repos, pour être livrée au despotisme effrayant des factions." Et l'homme qui avait dit cela se rendit complice, par son vote régicide, de tous les maux qu'il avait prévus, et dont sa théophilantropie ne pouvait être ni l'expiation, ni le remède!

A V I S

EST DONNÉ par les présentes que le BUREAU DU RÉGISTRATEUR POUR LE DISTRICT DE MONTRÉAL, s'ouvrira LUNDI, le 9 du courant, dans les APPARTEMENS dernièrement occupés par Messieurs Mc.Cord et MacKay, avocats, dans la Maison de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE, Petite Rue St. Jacques. Pendant la présente semaine, les affaires continueront de se faire au Bureau Rue Notre-Dame.

Edw. DOWLING,

Régr. Montréal.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE. PIRE DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.